

Images d'ici et d'ailleurs

Number 121, July 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Images d'ici et d'ailleurs]. *Séquences*, (121), 18–37.

Images d'ici

« Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit. » **La Rochefoucauld**



JOSHUA THEN AND NOW — Réalisation: Ted Kotcheff — Scénario: Mordecai Richler, d'après son roman — Images: François Protat — Musique: Philippe Sarde — Montage: Anne Pritchard — Interprétation: James Woods (Joshua Shapiro), Gabrielle Lazure (Pauline), Alan Arkin (Reuben Shapiro), Michael Sarrazin (Kevin), Linda Sorensen (Esther Shapiro), Alan Scarfe (Trimble), Kate Trotter (Jane), Alexander Knox (sénateur Hornby), Chuck Shamata (Seymour Kaplan), Henry Beckman (McMaster), Ken Campbell (Murdock), Robert Joy (Colin Fraser) — Origine: Canada — 1985 — 127 minutes.

Joshua Shapiro est un écrivain canadien avantagement connu, comme son créateur le romancier montréalais Mordecai Richler. Joshua Shapiro a grandi dans le quartier juif qui se situe autour de la rue Saint-Urbain dans le quartier du Mile End à Montréal; Mordecai Richler de même. Joshua Shapiro a passé une partie de sa vie à Londres où il a publié ses premiers livres; Mordecai Richler itou, c'est même là qu'il a lié amitié avec un compatriote de Toronto, juif comme lui, qui travaillait comme réalisateur à la télévision britannique et qui s'appelait Ted Kotcheff. Joshua Shapiro est revenu s'établir à Montréal à la fin des années 70 avec sa femme Pauline et ses enfants; Mordecai Richler est rentré au Canada en 1972 avec sa femme Florence et leur progéniture. Joshua Shapiro pourrait donc passer pour un alter ego de Mordecai Richler. Je ne connais pas suffisamment ce dernier cependant pour affirmer que sa mère fut stripteaseuse et son père boxeur puis gangster; il faut quand même laisser une part d'invention dans une oeuvre

de fiction même si on lui confère une saveur autobiographique. Joshua Shapiro est peut-être l'écrivain que Mordecai Richler aurait voulu être, plus engagé, plus insolent, plus charismatique, plus... que sais-je?

Quoi qu'il en soit, Joshua est le personnage principal d'un quatrième film portant les signatures conjointes de Mordecai Richler et de Ted Kotcheff. Il y a vingt ans, alors que tous deux vivaient à Londres, Richler écrit le scénario du deuxième film de long métrage de son ami, *Life at the Top*, d'après un roman de John Braine qui reprenait les personnages du plus connu *Room at the Top*; il y était déjà question d'arrivisme et de mariage menacé par un antagonisme de classes comme dans *Joshua Then and Now*. À cette époque, Kotcheff rêvait de porter un jour à l'écran un livre de Richler paru en 1959, *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*; ce fut chose faite en 1973 et l'entreprise donna à chacun des deux l'occasion de travailler pour la première fois à une production cinématographique canadienne. L'entreprise fut si fructueuse tant sur le plan artistique qu'au niveau commercial que le tandem brûlait de renouveler l'expérience. Il fut question de *St-Urbain's Horseman* un roman de 1971 où Duddy Kravitz faisait une apparition passagère. Mais le projet n'aboutit pas et Kotcheff se retrouva à Hollywood pour tourner *Fun with Dick and Jane* au scénario duquel Richler apporta quelques améliorations avant de se remettre à sa carrière strictement littéraire. En 1980, le romancier publiait *Joshua Then and Now*; son copain cinéaste se disait immédiatement intéressé à en faire un film; l'année suivante les producteurs canadiens Robert Lantos et Stephen Roth apportaient leur accord; l'affaire était engagée.

Kotcheff allait encore honorer quelques contrats américains (*Split Image*, *First Blood*, *Uncommon Valor*) puis se mettre sérieusement à la tâche. Si bien qu'en mai 1985, *Joshua Then and Now* était présenté en première mondiale au Festival de Cannes.

Le deuxième film canadien du tandem Richler-Kotcheff n'est pas sans parenté avec le premier; dans les deux cas il est question d'un jeune Juif qui cherche à échapper à son milieu d'origine. Kravitz emprunte le chemin des combines financières, Shapiro, la voie du succès littéraire. Pour Richler sans doute, Duddy est ce qu'il aurait pu devenir s'il n'avait pas eu de talent pour l'écriture alors que Joshua est un autre lui-même. Le début de chaque film se situe donc dans ce quartier particulier dont on a reconstitué avec soin les couleurs et les sons, dont on aurait sans doute rendu les odeurs si cela avait été possible. Dans chacun aussi, le *bar mitzvah*, ce rite religieux qui marque le passage de tout jeune Juif à l'âge adulte, est souligné par une plaisanterie grotesque: dans *Duddy Kravitz* c'était un film excentrique évoquant en termes érotiques les origines de la cérémonie, dans *Joshua* c'est un *striptease* offert par la mère du héros, « artiste » de cabaret, à son fils et à ses compagnons de promotion. Enfin Joshua comme Duddy s'éprend d'une *shiksa*, i.e. une non-juive. Mais alors que Duddy, arriviste candidement méprisable, s'aliène ceux qui l'aiment y compris Yvette, Joshua, écrivain glorieusement sûr de lui, conserve l'amour des siens en dépit de mécontentes passagères.

Joshua Then and Now s'ouvre sur une situation dramatique: un écrivain célèbre est l'objet d'articles scandaleux sur sa vie privée, ses enfants pleurent, il est sans

nouvelle de sa femme et il se morfond devant un téléphone qui s'obstine à ne pas sonner. D'où la question classique: « Comment en suis-je venu là? » et le retour en arrière tout aussi classique, ce qui entraîne un récit anecdotique, coloré certes mais curieusement structuré; les conflits à peine nés s'éclipsent ou se résolvent en un tour de main et l'on s'aperçoit, après une suite d'incidents sans gravité particulière, que le conflit exposé au début repose sur des bases assez fragiles et qu'il suffit d'un peu d'humour et d'effronterie pour en venir à bout. Des personnages surgissent puis disparaissent sans que l'on ait vraiment eu le temps de les connaître et même les plus importants ne sont guère approfondis. Pourtant, si l'on prend un certain plaisir à suivre les tribulations de Joshua, il faut avouer que les meilleurs moments sont ceux où paraît son père Reuben, Juif peu orthodoxe mais amateur de récits bibliques et d'histoire religieuse qu'il raconte à sa façon en empruntant les métaphores de son expérience de pugiliste ou de joueur; ses commentaires truculents laissent pourtant percer quelques intuitions valables qui le font apprécier du père de sa bru, le sénateur Hornby. Joshua pour sa part n'est pas des plus sympathiques; il reproche à d'autres des ambitions qu'il caresse lui-même et pratique un non-conformisme confortable qui lui permet trop facilement les grossièretés, les préjugés et les canulars d'adolescent. Ce n'est en somme qu'un Duddy Kravitz un peu plus policé. (Il paraît d'ailleurs que James Woods avait auditionné pour *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* mais Richard Dreyfuss lui fut préféré).

Comme beaucoup de productions canadiennes de ces derniers temps, le film existe en deux

versions, dont une plus longue sera présentée à la télévision (elle compte deux cent minutes). C'est peut-être ce qui explique que divers passages tournent court ou semblent expédiés sur une conclusion hâtive. On a l'impression d'assister au survol d'une vie où les alors et les maintenant se télescopent un peu trop.

Robert-Claude Bérubé

QUEL NUMÉRO/WHAT NUMBER?— Réalisation: Sophie Bissonnette — Images: Serge Giguère — Musique: Jean Sauvageau — Montage: Liette Aubin — Origine: Canada (Québec) — 1985 — 81 minutes.

Elles bippent dans la nuit, elles rythment nos rêves et nos cauchemars de leurs lumières, leurs signaux, leurs codes. Selon les uns, elles nous assureront bien-être et loisir, richesse et plaisir. Selon les

autres, elles rendront encore plus aiguës notre aliénation, notre exploitation, notre immatérialisation. De toutes façons, qu'on le veuille ou non, les machines sont là, brandissant fièrement le drapeau de la révolution informatique, de l'avenir électronique, bref, du salut économique. De plus en plus de journalistes et de cinéastes se penchent sur les fibres qui les composent, les puces qui les peuplent, les nano-secondes qui les chronométrent. Mais qu'en est-il de leurs « victimes », c'est-à-dire ces secrétaires, téléphonistes, caissières de magasins et employés des postes qui doivent dorénavant vivre avec ces monstres super-performants, super-infaillibles et super-complicés? Comment voient-ils, surtout comment voient-elles, ce virage informatique que nous amorçons le pied collé sur l'accélérateur?

C'est ce que le long métrage fascinant de Sophie Bissonnette tente de voir. Dans ce film qui lui a demandé plus de trois ans de travail,



pas de graphistes impressionnants, d'économistes convaincants ou de programmeurs enthousiastes qui nous vantent l'âge de la machine; pas de softwares merveilleusement miniaturisés, de harwares au design sophistiqué. Non, dans ce film, il n'y a que des femmes, serons-nous tentés de dire, des femmes bien ordinaires, en chair et en os, en humour et en intelligence, en frustration et en colère. Des femmes surveillées par un oeil électronique, réprimandées par une fiche informatique, dont le rythme de travail est accéléré afin de rejoindre celui des sacro-saintes machines. Des femmes pour qui l'avenir — et le présent — est plus aux couleurs du rendement qu'à celles de la civilisation du loisir dont on nous

colore pourtant nos espoirs depuis longtemps.

La parole, donc, est ici à ces femmes qui, à longueur de semaine, doivent se plier aux exigences de ces machines qui font d'elles des robots à force de boire leur énergie, leur autonomie, leur créativité. En plus de nous les faire entendre par une série de témoignages drôles et émouvants, malicieux et diablement vivants, Sophie Bissonnette leur redonne la chance de créer, de jouer, de s'amuser, bref, de nous rappeler que ces voix qui nous répondent peuvent aussi penser et inventer. C'est ainsi que les intervenantes, dans des moments dignes d'une éventuelle anthologie du documentaire québécois, s'improvisent comédiennes,

chanteuses et donnent libre cours à leur imagination et à leur sens de l'humour (deux facultés qui manquent à la machine la plus perfectionnée). Reconstitutions, sketches, chansons exorcisent leurs insatisfactions et nous font mieux cerner le problème que toute étude qui procéderait par chiffres, statistiques et graphiques, armes mêmes de l'ennemi. Faisant du jeu le drapeau d'une possible révolution humaine, *Quel numéro / What Number?* ne renie jamais son propos et colle à son sujet avec toute l'honnêteté, la sincérité et le talent d'une réalisatrice consciencieuse. Big Brother nous regarde peut-être; qu'à cela ne tienne: Sophie Bissonnette écoute.

Richard Martineau



LES HONNEURS SIÉENT BIEN À CLAUDE JUTRA

Après avoir vu son film *Mon Oncle Antoine* déclaré le meilleur film canadien de tous les temps, voici que Claude Jutra reçoit le prix Albert-Tessier 1985. C'est un honneur qui ne couronne pas une carrière mais qui arrive sur le tard, constate le cinéaste. Car Claude Jutra a plus de trente films à son crédit (courts et longs métrages). Dès son enfance, il avait un goût inné pour le cinéma qui lui fait tenir assez tôt une caméra. Et depuis ce jour-là, il a toujours songé à écrire avec la pellicule. Et il ne s'en est pas privé.

Ce qui frappe dans son oeuvre, c'est l'attention toute particulière qu'il porte à l'enfance. Il y a chez lui un souci constant de voir éclore en elle des désirs, des espoirs, des rêves. Que ce soit *Fouli-roulant*, *Wow*, *Mon Oncle Antoine*, *Dreamspeaker* et tout récemment *La Dame en couleurs*, toujours Claude Jutra aime voir vivre les jeunes, leur accordant toute son attention comme leur pardonnant toute infraction.

Hélas! il y a eu des revers dans cette carrière en dents de scie. Mais est-ce toujours la faute du cinéaste? Comment apprécier *Kamouraska* quand le film est amputé du tiers et que la musique s'est plaquée là sans raison? Et *Pour le meilleur et pour le pire* n'a pas été pour le mieux. Ce qui a confiné Claude Jutra au silence chez nous. Il s'en est allé chez nos voisins travailler. Mais il n'a jamais rompu avec le Québec où il a toujours sa résidence au coeur de la métropole. Heureusement *La Dame en couleurs* est venu prouver que Claude Jutra était toujours un artiste aussi méticuleux, exigeant et appliqué. On comprend que le prix qu'il vient de recevoir honore « son intelligence, sa rigueur et sa sensibilité ». Grâce à ces trois éléments il a su donner une oeuvre qui durera et toujours nous reverrons *Mon Oncle Antoine* avec une sorte de nostalgie et de fierté bien légitimes.

Cette récompense le transporte. Ses projets se concrétisent. Ses espoirs redoublent. Souhaitons qu'il puisse oeuvrer chez nous et nous donner de nombreux films à admirer. *Séquences* lui offre ses félicitations et ses meilleurs voeux de « bonne continuité ».